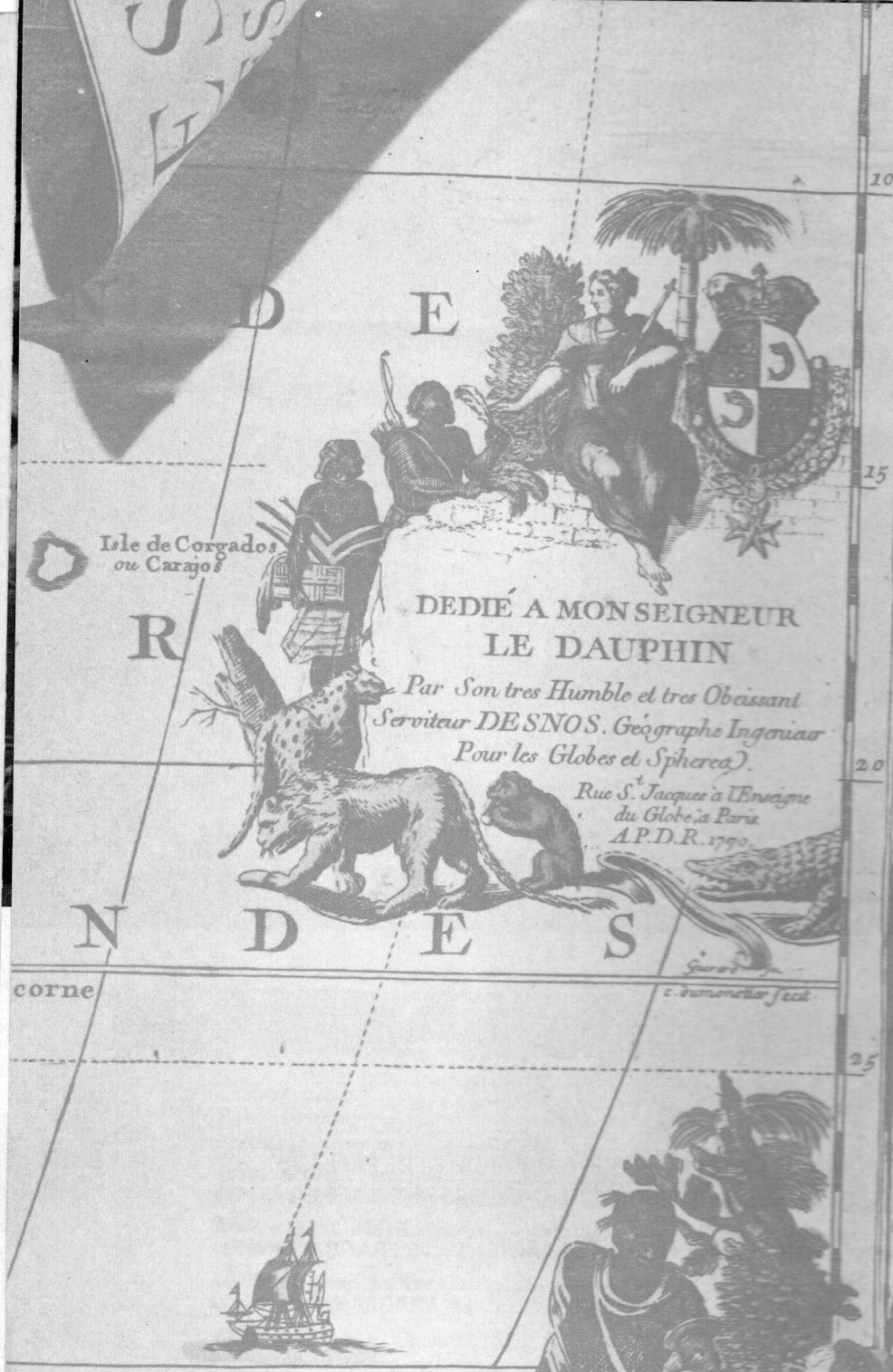


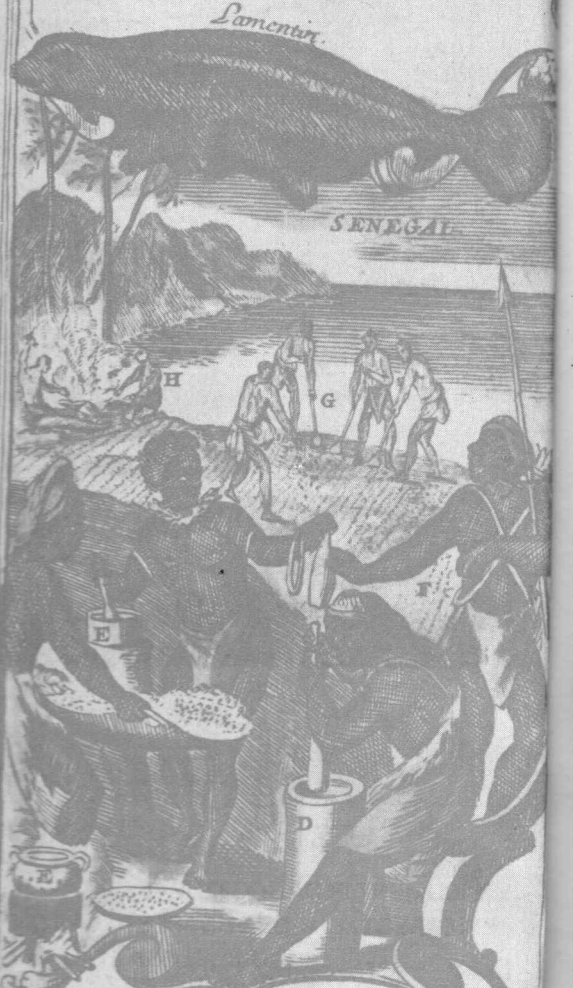


HABITANS DU CAP DE BONNE ESPERANCE.
 Sont appellees Hotentots Ce nom leurs a esté donne
 le qu'ils font des cris assez approchans de ce mot
 qu'ils voyent des Europeens.
 Leurs portraits sont assez bien decris dans le dis-
 cours qui doit estre autour de cette Carte. on ajoutera
 ment icy que le present de Noce que l'Esquimaux
 faiture est du plus beau bayau ou des plus
 Enroules d'une bête morte et dont ils
 leurs plus Grand Regals.

H. Van Loon Fecit.

LES HABITANS DE LA BASSE ETHIOPIE

LES SOURCES DU NIL
 Sont situees a l'endroit mar que dans cette Carte
 fut fonder le 21 d'Avril Pierre Pais Jehan Portugais
 A Les deux bords qui sont sur une plate forme plus
 grand que la montagne au sommet de la quelle est un
 trou qu'on appelle les Deux du Nil. Ils sont distants
 l'un de l'autre d'un jet de pierre. et sont sans issue au
 long de la montagne: mais leur eau sort avec un bruit
 tres grand du Pied de celle C. et forme la Riviere que les
 habitans Voisins appellent Abari et les autres Nations
 Nil La pente de cette Montagne est fort rude on
 ne peut monter que du costé du Septentrion



LES NEGRES HABITANS DU SENEGAL
 Sont Gros, Grands. et bien faits. mais fort
 fiers et sans Crainte.
 Ils ont des Rotelets qui font commerce de leurs
 Sujets.
 On tire de ce Pais quatre ses Esclaves. des Cuirs, de l'Y-
 voire. de la Poudre d'Or. de l'ambre et de la Gomme.
 Leur Religion est une foible tenture de la Mahomedane.
 Leur Nourriture est le Mill. c'est une Graine dont
 les Femmes font le Sanglet D. et la Couscoule E. et
 ont le foug den fournir leurs Maris lors qu'ils
 vont a la Guerre F.
 G. Ils Labourent la Terre avec une Pallole de
 Fer Ronde.
 H. Ils Forgent a petit Feu: Un chome n'a
 que 3 ou 4 Ponces d'epaisseur et s'enfonce
 dans le Sable. Le soufflet est a peu pres
 fait comme une Vesie de Cochon.

CAP DE BONNE ESPERANCE

le Mont de la Table

Le Mont de la Table

BAIE DU CAP DE BONNE ESPERANCE

table ronde

Une table ronde sur les stéréotypes a réuni autour de Denyse de Saivre (R.p.c.), le professeur Maurice Houis (École pratique des Hautes Études), Fayda Winnykamen (Maître-Assistant de Psychologie de l'enfant, Université Paris V), Guy Barbichon (C.n.r.s. - Musée des Arts et Traditions populaires), Francis Bebey (musicologue et musicien) (*).

D.S. — Je vous remercie tous d'avoir bien voulu venir vous entretenir avec R.p.c. du pourquoi des stéréotypes. Pourquoi une table ronde ? Parce que nous pensons qu'il est bon de commencer ce numéro par une conversation et j'insiste sur le mot conversation. Elle permettra une introduction diversifiée et va simplifier la lecture des articles qui suivront.

Si vous en êtes d'accord nous pourrions partir d'une définition volontairement simple que Fayda Winnykamen donne des stéréotypes dans l'article qu'elle a bien voulu nous donner également pour ce numéro. Je la cite : « Le stéréotype est une tendance à attribuer à un individu les traits que nous supposons caractéristiques du groupe auquel il appartient. »

Je souhaiterais qu'au cours de la discussion qui va s'instaurer nous abordions, quand et comme vous le voudrez, certains points. Je pense à Otto Klineberg qui dit que l'on peut

aborder le problème des stéréotypes de deux manières. Ils se développent, en effet, à partir de facteurs historiques, politiques et économiques et on les utilise souvent pour « justifier » le traitement infligé aux minorités à l'intérieur d'un pays donné ou dans d'autres États. Une autre question est de savoir comment les enfants apprennent et font usage de ces stéréotypes. On retrouve là l'influence du langage que nous utilisons, nos plaisanteries, le rôle des parents, des maîtres et des mass-média. Il faut considérer avec attention le fait de savoir si les stéréotypes sont la cause ou la conséquence des phénomènes politiques, historiques.

Une autre personne que j'aimerais citer, Colette Guillaumin, qui participe également à ce numéro, insiste sur le fait que la fonction stéréotypique est culturelle. Ce n'est pas le contenu du stéréotype qui importe, c'est son emploi, lui même, qui est significatif. En y réfléchissant, je pensais qu'il est vrai que les stéréotypes facilitent la vie. Ils font l'économie du travail constant que représente la connaissance réelle. Ils aident aussi à dominer une angoisse. Et leur succès est considérable tant dans la culture élitiste que dans la culture populaire. Ils contribuent à restreindre sérieusement les possibilités de compréhension des rapports sociaux. Il faut pousser la lucidité jusqu'à savoir que, si on les écrase ici, ils repoussent là. Ce n'est pas une vue pessimiste des choses c'est un encouragement à être constamment vigilant. Nous pouvons prendre le problème du stéréotype à partir de la sémiologie, nous pouvons voir s'il se construit à partir de l'explicite ou, au contraire, s'il n'y a pas

(*) Manga Bekombo (Paris X Nanterre), qui devait être présent, n'a malheureusement pas pu au dernier moment se joindre au groupe.



Types marocains, sénégalais et guinéens
illustrant la bordure de l'Ouest africain XVII^e siècle.

tout un implicite dans son élaboration. Enfin il faudra examiner la relation des stéréotypes et de l'épistémologie. Peut-être pourrions-nous déboucher sur des propositions afin d'essayer d'agir sur eux dans l'éducation. Avant de vous donner la parole, j'aimerais émettre un souhait : c'est que l'on ne débâte d'identité culturelle qu'à la fin. Des colloques entiers y sont consacrés, ce n'est pas notre rôle d'en discuter ici, mais peut-être pourrions-nous dire un mot du rapport possible du stéréotype, de l'identité culturelle et de l'ethnocentrisme.

F.W. — J'ai été frappée par ce que vous venez de dire, qui recoupe largement une partie de ma réflexion sur le caractère universel du stéréotype. Les stéréotypes sont particuliers. Ce qui est universel c'est leur existence. Nous avons tous des stéréotypes. Nous en avons à titre d'individu, et à titre de membre d'un groupe. Ils existent partout. Je crois qu'il serait vain de se demander si c'est le fait d'une classe, d'une couche d'âge, d'une ethnie. Une des vraies questions que l'on peut se poser c'est celle de leur origine, de leur caractère quasi nécessaire, puisqu'ils existent. Nécessaires et nuisibles, mais ils existent. Je crois que la sémiologie peut apporter là un élément de réponse. L'homme est à la recherche de signifiants, de significations et il est tout compte fait commode, à partir d'un indice, de rechercher les significations d'un signifiant donné, en général perceptible et facile. Nous catégorisons. Nous catégorisons parce que c'est une manière de classer l'univers, facile par rapport à une réflexion qui serait constante, et nous demanderait un effort permanent.

Il est commode de penser par exemple que les femmes sont plus tendres, plus généreuses, que les hommes sont plus doués (et je mets des guillemets à tous ces mots évidemment) pour l'abstraction et la mécanique. Il est facile de penser cela et parce que c'est facile, nous ne faisons pas l'effort constant de nous poser la question en fonction d'une personne et en fonction de la raison pour laquelle nous la catégorisons. Quant à l'origine des stéréotypes, selon Klineberg, je crois que, dialectiquement, les deux sont vrais. Le stéréotype naît des conditions économiques, politiques et culturelles et il les crée. Par son existence même, il modifie la situation sociale dans laquelle il a été créé. C'est ce qui rend les choses si complexes et qui, au fond, pour une notion tout à fait simple pour laquelle tout le monde tomberait d'accord, on a tant de mal à trouver des explications et des parades.

Je reviendrai tout à l'heure sur le caractère explicite et implicite, parce que je crois que cela

est lié à l'éducation et que j'aimerais que l'on en débattenne à propos de la naissance des stéréotypes chez l'enfant. Ils naissent socialement. Média, école, famille, avant tous les autres, sont des vecteurs qui les transmettent à l'enfant, et cela est extrêmement important.

M.H. — Pour ma part, je voudrais dire que ce qui m'intéresse particulièrement c'est une question épistémologique sur les stéréotypes. En effet, l'épistémologie est, selon Piaget, l'étude de la connaissance en tant que rapport entre le sujet et l'objet. C'est bien, donc, la perspective de l'anthropologue. Le rapport du sujet à l'objet, quel que soit le degré de l'objectivation, est bien un rapport d'homme à homme : l'objet est proposé par des hommes, comme information et source de réflexion. Le commentaire autour de l'objet porte sur des manifestations humaines, il s'agit même de proposer un commentaire, un « discours sur... », à des lecteurs ou à des auditeurs qui le recevront et l'apprécieront.

Dès lors, il y a une exigence qui est de poser une interrogation d'ordre épistémologique : à propos de ce qu'on dit de l'autre, comment le dit-on ? Tout ce discours sur les langues, les cultures, les sociétés, quelle est sa validité, quelles en sont les limites à plus forte raison quand on sait qu'il est coincé dans les exigences d'une traduction, dans les implications d'un bilinguisme. C'est le cas du moins de ce qui est dit, par l'étranger, sur l'Afrique : dans la mesure où l'on emprunte le **véhicule de l'écrit**, ce qui est dit alors de l'Afrique l'est rarement dans une langue africaine, et, s'il l'est, alors il n'est reçu que par un public restreint ; je précise que la traduction est double : traduction d'un donné vécu en un donné spéculatif, traduction de la langue du donné original en une langue par laquelle le « discours sur... » est rédigé.

Nous irions beaucoup trop loin en nous engageant sur la validité scientifique de l'anthropologie, et ce n'est ni le lieu, ni le moment. J'attire seulement l'attention — et, là aussi, sans développer —, sur le fait que le discours anthropologique, en tant que discours sur l'autre culturel, est très souvent dans une langue qui n'est pas celle de cet autre. Ou bien, il s'agit d'un discours sur soi, sa propre langue, son propre domaine ethnique et social ; mais, là encore, le discours n'est pas dans la langue de soi. Une thèse, par exemple ! elle implique nécessairement la double traduction. Il ne suffit pas de se plaindre en rappelant que la traduction est une trahison — tiens ! un beau stéréotype —, il faut comprendre que nous vivons, du moins les africanistes, dans un monde où la traduction est une exigence constante. Notre question d'épistémologie est une question de langage.

G.B. — Pour poursuivre dans cette ligne, je dirai que ce qui autorise mon insertion dans cette conversation c'est le fait que je fabrique moi-même des stéréotypes. Comme beaucoup de socio-ethnologues je travaille sur la personnalité et la culture, ce que l'on peut appeler la personnalité culturelle ou le caractère national. Je m'intéresse (ce qui n'est pas tellement courant dans notre compagnie académique française) à l'organisation culturelle de la personnalité, personnalité régionale, ou personnalité nationale, etc., et sur des populations plutôt du nord de l'Europe. Je suis donc, comme je le disais, un fabricant et un utilisateur de stéréotypes parce qu'au niveau scientifique où j'opère je construis, je fabrique certainement moi-même beaucoup de stéréotypes, en essayant de définir des tendances modales, des caractères nationaux. Par exemple, je dirai : dans la personnalité américaine du Nord, nous relevons tel ou tel trait prédominant, etc. Par conséquent, la science qui se veut la plus positive n'est pas à l'abri, elle-même, du processus même de pensée et de pratique qui consiste à imposer des classifications.

Mais on pourrait aussi commencer notre débat en disant : « Vivent les stéréotypes ». Il y a peut-être un stéréotype du stéréotype. On s'est concentré sur les aspects négatifs des stéréotypes mais, les spécialistes me redresseront, une sorte de nécessité s'impose malgré tout, et c'est ce qui est grave et dangereux, de penser par catégories simples. On est amené à définir des groupes ou des ensembles. C'est là que peut certainement intervenir tout un jeu de constructions a priori, de vues subjectives, individuelles ou collectives. Et dans la pratique quasi quotidienne, individuelle, on attribue à un individu les traits du stéréotype. Afin de clarifier mes idées, je voudrais dire qu'il y a deux moments de la stéréotypie. Celui où l'on fabrique les stéréotypes du groupe, — on dit « Les Allemands sont ainsi, les Marocains ou les Marseillais comme cela » —. Celui où l'on voit un individu dont on peut savoir qu'il appartient au groupe, marocain, allemand ou marseillais, et où on lui attribue la corbeille de traits positifs ou négatifs souvent mélangés, du groupe. C'est pourquoi j'ai la conviction d'être un fabricant de stéréotypes, parce que tout jugement sur une catégorie sociale ou un groupe, tend à structurer la représentation de ce groupe ; et cela correspond à un besoin. On vit avec des classifications. C'est en me référant au fonctionnement psychologique fondamental que je m'interroge sur cette nécessité, fonctionnelle, des classifications. On ne peut pas échapper à la classification ; on est obligé de marcher et, en marchant, en quelque sorte, on est amené à écraser des pieds.



*Inauguration de l'exposition Niko-Manaschnili
au musée des Arts décoratifs - Paris.*

M.H. — Le réflexe des stéréotypes est une économie, donc une nécessité. Le problème, c'est que les stéréotypes sont des contenus sémantiques et, de ce fait, très souvent intégrés dans une pratique.

F.W. — Vous dites là des choses extrêmement intéressantes et de deux niveaux différents. Je me retrouverais très bien dans les deux niveaux. En tant que scientifique, vous essayez et j'essaie aussi, de classer, de catégoriser, de comprendre la structure interne du phénomène que nous étudions. Il n'y a pas de démarche scientifique qui ne passe par-là. Mais ce que nous essayons de faire, c'est d'être objectifs, c'est-à-dire d'essayer de trouver ce qui est réellement caractéristique du phénomène étudié par rapport à la caractéristique d'un autre phénomène ou bien par rapport à ce qui n'est pas la caractéristique de ce phénomène-là.

Mais ce qu'on entend généralement par stéréotype c'est une catégorie bien particulière de catégorie. C'est un phénomène bien particulier dans la catégorisation, c'est vraiment l'attribution, sans analyse préalable, à un individu de traits que l'on suppose appartenir au groupe dont il est membre. C'est un peu contradictoire. Il y a un stéréotype chez l'homme de science, peut-être un stéréotype chez l'homme de la rue qui ne se réfère pas du tout au premier. Il se réfère à des informations vraies ou fausses, non analysées, ou, en tout cas, insuffisamment analysées, que l'on prend pour argent comptant. « Les Marseillais exagèrent ! » Je ne suis pas sûre que l'analyse ethnologique que vous feriez mènerait à conclure que tous les Marseillais exagèrent et que, par conséquent, exagérer est un trait caractéristique du groupe dit marseillais. Or, les gens fonctionnent sans se poser cette question. Le danger est là. Ce sont deux niveaux tout à fait différents malheureusement. Si toutes les notions scientifiques se répandaient à la vitesse fantastique où se répandent les stéréotypes, la science avancerait à pas de géant. Ce n'est pas ça le processus. Lorsque nous analysons un phénomène, nous essayons justement de ne pas tomber dans les stéréotypes. C'est une façon facile, économique justement, de porter des jugements de valeurs. La différence vient de là. En même temps qu'il y a catégorisation dans le fonctionnement habituel du stéréotype, il y a hiérarchie de valeurs.

Le membre d'un groupe considère le membre d'un autre groupe, sur une caractéristique donnée, de moindre valeur que la sienne. Il y a aussi des stéréotypes positifs, c'est indiscutable, mais ils sont moins graves. C'est peut-être pour cela que je m'y arrête moins. Fabriquez-vous des stéréotypes ou des connaissances ?

G.B. — Je voulais simplement évoquer le rapport du stéréotype avec un mode de penser. Je vous trouve très révérencieux vis-à-vis de la science. Il y a dans cet ordre une certaine manière de s'accrocher à sa soi-disant vérité qui n'est pas complètement étrangère peut-être, au processus de stéréotypie qu'on trouve dans les rapports entre groupes.

F.W. — En posant la question d'un trait dominant d'une population, vous vous demanderiez si elle est d'origine culturelle, économique, si elle a une histoire ou si elle est biologique par exemple. Malheureusement pour le sens commun, cette question là n'est pas posée.

C'est-à-dire que l'on catégorise comme si les classifications avaient une existence posée une fois pour toutes, comme si elles avaient toujours existé et avaient continué à le faire. L'explication est très souvent de type culturel ou économique, ou les deux. Cette catégorisation n'est gênante que lorsqu'elle se prive d'une analyse.

F.B. — Justement elle s'en prive tant qu'elle peut. Vous avez parlé de facilité, je dirais que les stéréotypes se fabriquent à partir du moment où l'esprit s'endort. C'est une paresse de l'esprit qui est à l'origine de la fabrication ou du moins de l'application des stéréotypes. On dit : Les Chinois sont des mangeurs de riz. On continuera toujours à le penser, même si un jour ils décident de manger des pâtes italiennes. C'est un petit peu pathologique. Nous sommes tous des malades en appliquant à un individu des caractères qui sont supposés être ceux d'un groupe. Notre pensée n'est pas en bonne santé. Le cheminement inverse : passer de l'individu au groupe est difficile, ce qui pourrait être une bonne chose par contre. Si on dit : Les Noirs sont bruyants ; le jour où l'on rencontre un Noir pas bruyant, on n'est pas disposé à appliquer les caractéristiques de cet individu à tout le groupe des Noirs. On ne dit pas : J'ai rencontré un Noir pas bruyant donc tous les Noirs peuvent ne pas être bruyants et encore moins dire les Noirs ne sont pas bruyants. C'est très difficile de faire le chemin inverse. C'est une véritable maladie pour laquelle il faudrait trouver un antidote.

D.S. — C'est très intéressant. A un Noir qui se déplace avec une extrême discrétion, on a demandé s'il n'était pas d'origine asiatique.

F.B. — Mais oui, il y a des choses curieuses ; au Brésil, par exemple, où vivent des Noirs et des Blancs depuis un certain nombre de générations. Il est entendu que dans l'armée de ce pays un colonel ne peut pas être noir. Tous les officiers

sont blancs et, s'ils sont plus noirs que moi, on les prend pour des Blancs. A partir du moment où ils sont officiers, ils ne sont plus noirs. Il est important de dire, en ce cas, qu'à partir du moment où l'individu est passé officier, ce n'est pas son groupe qu'il entraîne, mais que c'est l'autre groupe qui le récupère.

Ce phénomène de récupération est très dangereux parce que le stéréotype ne sera jamais guéri.

F.W. — Nous avons tendance à avoir des jugements qui n'évoluent pas en fonction des conduites de l'autre. On les cristallise.

F.B. — On les cristallise c'est bien, ça nous ramène au sens premier du stéréotype. Je ne suis pas très fort en grec mais je crois me souvenir que stéréotype ça vient de stereos qui est solide et la cristallisation est une belle image dans la mesure où c'est devenu solide. Mais ce qui m'intéresse c'est de savoir comment remonter de l'individu au groupe. Parce que, si nous pensons que tous les Asiatiques ont certaines caractéristiques et qu'un jour on rencontre un Asiatique qui n'a pas ces caractéristiques, comment faire pour réhabiliter le groupe des Asiatiques ?

F.W. — On aura tendance à penser que celui qu'on a rencontré est atypique.

F.B. — Justement, est-ce que nous n'amorçons pas une début de correction ou de guérison de la maladie qui est la nôtre. Si nous luttons contre les stéréotypes en partant de temps en temps d'un individu et en essayant de voir si à partir de ses caractéristiques propres on peut réhabiliter le groupe auquel appartient cet individu.

F.W. — C'est juste mais terriblement dangereux. Parce que le symétrique est vrai aussi. Si on rencontre un individu particulièrement désagréable alors ? La généralisation se fera également.

Mais ce passage du particulier au général dont vous parliez me fait penser au développement de l'enfant. Nous avons étudié avec quelques collègues la naissance d'un type de stéréotype bien particulier, l'attribution d'actes malfaisants à des enfants d'une minorité migrante par les enfants de la majorité, et l'attribution d'actes valorisés positivement et socialement à eux-mêmes et réciproquement. Je ne veux pas entrer dans le détail mais il y a une chose qui est claire pour moi, c'est que les enfants acquièrent très tôt les stéréotypes. Ils ne naissent pas avec, mais ils les acquièrent vite et on peut expliquer plus ou moins comment : ils les acquièrent en passant



Un règlement dans l'armée, par définition, cela doit être efficace...

par le particulier, quand ils sont petits, car ils sont concrets. Je donne un exemple que l'on trouvera dans mon article. Il s'agissait d'enfants luxembourgeois et de la minorité portugaise qui est très nombreuse dans les écoles. C'est, en fait, à peine une minorité. A propos d'un enfant de la classe qui a battu un plus petit. A cinq ans des petits enfants luxembourgeois nous disent : « Oh ! c'est lui qui l'a fait » (un petit Portugais). Lorsqu'on demande : « Pourquoi c'est lui ? », la réponse est : « C'est lui parce que je connais un Portugais qui est méchant. » Alors que la même expérience avec des enfants de 9 à 10 ans n'a jamais ces justifications-là. C'est carrément : « C'est lui parce qu'il est portugais ». Il y a le passage de la concrétisation à l'abstraction à travers un cas.

F.B. — Je vois là une évolution qui me rassure un tout petit peu, parce que entre celui qui l'a fait « parce que je connais un Portugais qui est méchant » et « c'est lui qui l'a fait parce qu'il est portugais » il y a une nuance qui me fait croire que les stéréotypes évoluent selon les générations. Entre 5 et 10 ans, il y a quelques années importantes et je me demande si nous n'assistons pas constamment au cours de l'histoire à l'évolution des stéréotypes selon les générations.

F.W. — Je suis moins optimiste sur ce point. Je crois que celui qui a 5 ans maintenant, dans quatre ans lorsqu'il aura 9 ans répondra comme son camarade. Il aura appris. Si je suis optimiste quand même c'est pour une autre raison parce qu'on est un petit peu sur la trace de l'acquisition des stéréotypes.

Si donc ils s'acquièrent, s'ils sont assez largement socialement acquis, on pourrait aussi faire acquérir autre chose. On se posait la question des raisons pour lesquelles ces enfants-là pensent que c'est le petit portugais qui a mal fait. A 5 ans ils le pensent « concret », à 8 ans ou 9 ans, ils le pensent « généralement ». J'y vois une évolution génétique et non pas une évolution de génération. Ils l'ont appris et s'ils l'ont appris quelque part, par certains moyens, on pourrait aussi essayer d'organiser leur subculture — parce que c'est la culture enfantine —, de telle sorte qu'ils ne l'acquièrent pas.

D.S. — On pourrait donc essayer d'organiser la non-organisation du stéréotype. D'un autre côté ils se renouvellent constamment. Les nôtres ne sont pas les mêmes que ceux de la génération qui nous suit. Ce sont des phénomènes sociaux que l'on doit pouvoir tracer dès l'enfance. Mais le problème, c'est qu'ils changent.

F.B. — Oui, je me souviens de ce qui m'est arrivé la première fois que je suis venu en France.

Des amis m'avaient donné l'adresse d'une famille à Nogent-sur-Marne qui avait une chambre à louer. Je m'étais présenté tout candide pour demander si on voulait bien me louer cette chambre. On m'avait reçu très gentiment, très poliment, ce qui était important pour moi qui venais d'Afrique où les rapports entre blancs et noirs, justement à cause de stéréotypes, n'étaient pas du même ordre. C'est-à-dire que je n'avais jamais été bien reçu par des blancs où que ce soit. Là, on m'avait bien reçu, et on m'a dit : La chambre sera à vous mais il faudra nous donner quelques jours parce que quelqu'un a demandé la même chambre avant vous. J'ai donc attendu quelques jours et les amis qui m'avaient donné cette adresse m'ont appelé au téléphone en me disant : « Vous aurez peut-être cette chambre mais vous avez beaucoup de chance parce que la mère de famille est venue nous dire, furieuse, qu'elle nous avait demandé de lui trouver un locataire et non un noir. » Par contre, quelques temps après, elle m'a fait dire par mes amis qu'elle acceptait de prendre le locataire noir parce que son fils ne voulait que lui. Il paraît qu'il y avait eu un accrochage entre la mère et le fils qui avait à ce moment-là une quarantaine d'années et la mère la soixantaine. La mère disait : « On ne peut pas loger un noir chez nous » et le fils, qui lui avait fait la guerre au côté de soldats noirs, ne jurait que par les noirs.

C'est un souvenir qui me reste parce que je me demande si le fils lui-même n'a pas fabriqué son stéréotype positif des noirs, et je ne sais pas si ce stéréotype positif est moins dangereux que l'autre.

F.W. — Ce n'est pas sûr du tout. Écoutez, anecdote pour anecdote, je vais vous en raconter une. J'ai un fils. A l'époque il devait avoir onze ans et il était en sixième. Il rentrait le soir en me racontant sa journée et c'est comme cela que j'ai appris qu'il avait un copain Serge. Serge était musicien, très artiste, etc. Un soir, je rentre chez moi et mon fils me dit : « Tu sais j'ai invité Serge à dîner parce qu'il est libre ce soir ». Serge était noir et je m'en suis aperçue en le voyant. C'est-à-dire que mon fils m'avait raconté tout, que Serge savait faire ceci, cela, qu'il jouait de la guitare, je ne savais pas qu'il était noir. J'ai compris que mon fils n'était pas raciste. Cela n'était pas pour lui un caractère pertinent au niveau de la conversation qu'il tenait avec moi.

D.S. — Si nous abordons maintenant la question du côté sémiologique. Il semblerait que dans la fabrication du stéréotype on fait une distorsion de charge du signifiant par rapport au signifié.

F.W. — Oui, on met trop de signifié dans le signifiant. Puisque nous sommes sur le sujet des Noirs, on voit bien que quelqu'un est, ce qu'il est, convenu d'appeler noir, c'est-à-dire une personne de couleur. Cela signifie quoi ? Ça signifie que la densité de mélanine de sa peau est plus élevée que la moyenne de celle des Européens, par exemple, mais cela ne signifie pas plus que ça. Or, il est commode, justement parce que nous pensons par catégories, de donner plus de signifié à ce signifiant — être noir — qu'il n'en contient en réalité. Et l'origine des stéréotypes, en partie du moins, on peut la trouver là, dans cette capacité qu'a l'homme de raisonner par abstraction.

F.B. — Pour le Noir, les Blancs sont des personnes de couleur, vous comprenez ? et le stéréotype est toujours là. Pour vous la personne de couleur c'est l'autre.

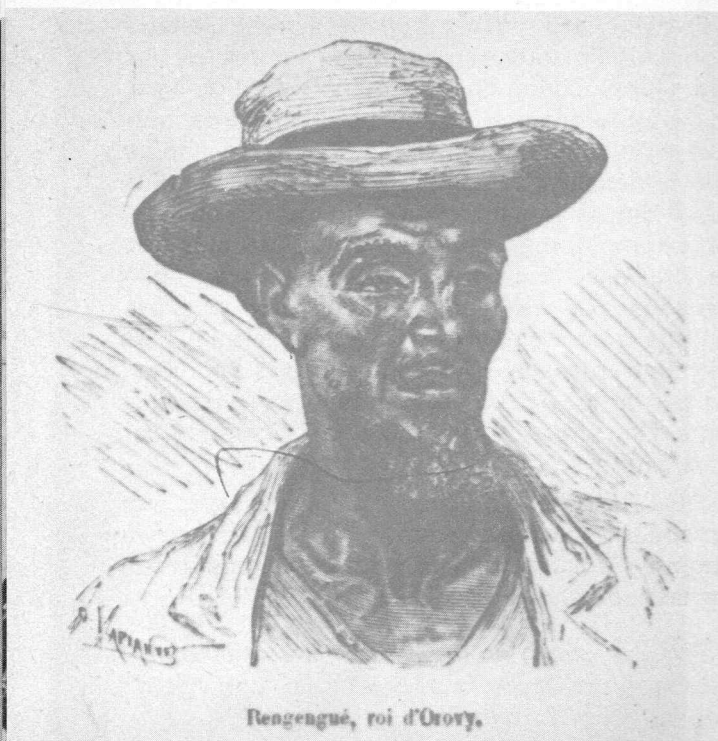
F.W. — Si je voulais éviter le stéréotype, il faudrait dire c'est une personne d'une autre couleur que la mienne.

M.H. — Cette référence à la couleur a quelque chose de scolaire. J'ai appris autrefois que les « races humaines » se partagent en noirs, blancs, jaunes et rouges. C'est inopérant au plan de l'anthropologie biologique, mais c'est un stéréotype encore courant. A vrai dire, les blancs sont rarement désignés, dans les langues africaines, par référence à la couleur, du moins à une couleur unique. Le champ des désignations est couvert, soit par des termes historiques (des ethnimes, en somme), soit par des métaphores où sont retenues des caractéristiques diverses.

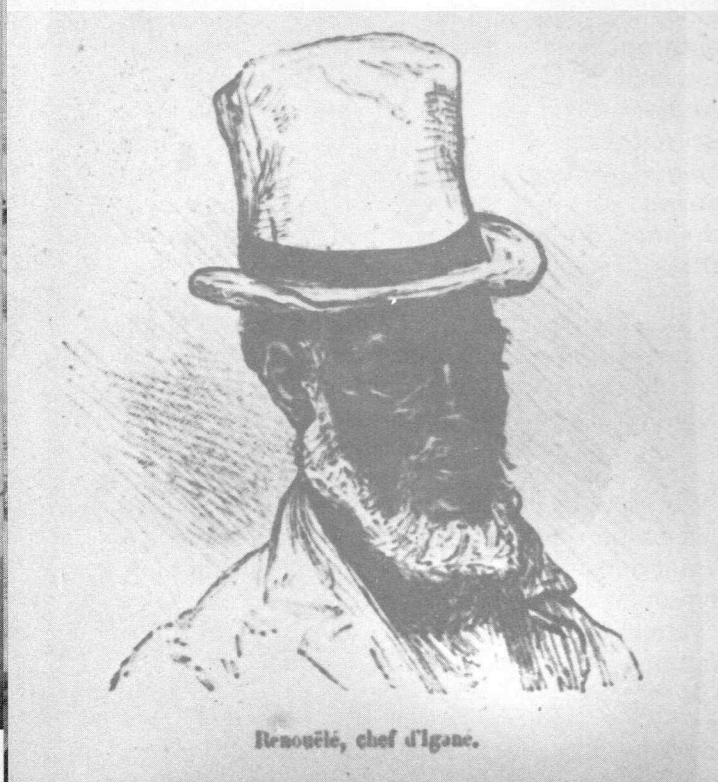
F.B. — Je voudrais tout de même revenir à une chose que vous avez dite tout à l'heure. Vous avez dit que le stéréotype ordonne le monde de façon à dominer une angoisse. Ceci m'inquiète. Qu'est-ce que cette angoisse ?

D.S. — Vous pouvez être inquiet mais c'est une constatation qu'il faut faire. C'est tellement rassurant de se dire qu'on est les meilleurs, et dans un monde qui se diversifie de plus en plus par les voyages et les média qui, eux, ne font pas admettre les différences. Il faudrait parler du tourisme...

F.W. — L'angoisse est un terme peut-être un peu fort. Mais c'est toujours un peu inquiétant de n'être pas sûr d'avoir dominé les causalités d'une problématique. C'est commode de croire que l'on a compris un problème. Par exemple, il y a beaucoup de petits maghrébins, en particulier dans la région parisienne, et, en moyenne, ils sont de moins bons élèves que les enfants français de classe sociale dite privilégiée. Si l'on



Rengengué, roi d'Orovy.



Renoué, chef d'Igane.

Cela signifie simplement que la densité de mélanine de sa peau est plus élevée que celle des Européens...

analyse les choses de près, aucune des causes de leurs échecs scolaires ne leur est spécifique, ils ont du mal à apprendre la langue, mais les problèmes de langage sont posés aussi pour les enfants dits de milieu défavorisé. Rien n'est spécifique, seulement je me mets à la place de l'instituteur, c'est très angoissant d'avoir ces enfants, de ne pas savoir quoi en faire, de ne pas réussir à les insérer scolairement. On pense avoir une responsabilité professionnelle qui ne fonctionne pas bien. Le danger du stéréotype est énorme là, parce qu'on croit que l'on tient une explication. On dit « Oui, on le sait, les petits algériens ne travaillent pas bien à l'école ». On a résolu le problème. On n'a pas du tout résolu le problème des enfants migrants et de leur insertion scolaire. On a résolu son propre problème de responsabilité face à ce fait et c'est là l'angoisse dont on parlait. C'est vrai aussi pour les enfants de familles dissociées, c'est moins à la mode maintenant.

G.B. — Je pense que le stéréotype réduit l'angoisse et il permet de maîtriser des rapports de groupes comme on le désire : les rapports concurrentiels notamment entre classes sociales, entre nations, entre possédants, non-possédants. Le stéréotype offre une arme et un arsenal tout à fait confortable. Si l'on veut exclure un groupe social, de son environnement ou de son patrimoine, on peut toujours lui attribuer tous les traits négatifs que l'on récupère quelque part et cela permet de se justifier par rapport à son propre système de valeurs. Au XVIII^e siècle, si vous prenez des discours de la noblesse sur le peuple, vous trouverez des stéréotypes positifs qui sont : le peuple travaille, le peuple a besoin d'une tutelle. Les stéréotypes coloniaux sont de ce genre là ; ils permettent de maintenir un certain rapport social, la propagande les utilise à cette fin. Une étude a été faite sur les stéréotypes des habitants des États-Unis, concernant les Soviétiques. Pendant la période de la guerre où les Soviétiques et les Américains étaient alliés, les Soviétiques étaient l'objet d'un stéréotype positif, le Russe, dans le langage américain était brave, simple, courageux, etc. puis, plus tard quand il y a eu rupture, plus rien de ces traits. On fabrique donc un stéréotype positif lorsque cela sert une cause. Vis-à-vis de son propre groupe généralement on fabrique presque essentiellement des stéréotypes positifs. Pour en revenir à mon peuple russe, quand les affaires se sont altérées, les Russes pour les Américains étaient devenus grossiers, barbares, etc.

M.H. — ... Quand cela sert une cause, et quand cela sert un raisonnement. Pensez à l'usage « intellectuel » qui est fait du terme « primitif ». Il

n'est plus employé aujourd'hui par les anthropologues, bien que ce soient eux qui l'aient inventé, ou du moins qui en aient consacré l'usage à partir des observations des voyageurs. Aujourd'hui « l'homme primitif » apparaît encore sous la plume d'essayistes, de journalistes, je dirai, avec un peu d'ironie de « bons auteurs ». Qu'est-ce qu'il signifie ? Il ne se réfère pas à un fait d'observation, mais il est le terme initial d'un raisonnement par lequel on peut ainsi faire valoir ce qu'est « l'homme civilisé » par antithèse. Je m'amuse à relever, quand j'en ai l'occasion, ce terme chez divers auteurs : et c'est effectivement amusant de se demander à quoi il correspond : à un terme syllogistique.

D.S. — Je pense aussi qu'il faudrait se reporter à ce que dit notre ami Pius Ngandu Nkashama du Zaïre, qui a fait une animation sur l'Afrique dans le département d'Évry-Essonne. Bernard Piniau faisait la même chose, en même temps, au centre culturel de Lubumbashi. Ce fut une expérience très neuve et le croisement de leurs réflexions sur les stéréotypes entretenus par les deux communautés, est très intéressant (*).

F.B. — Nous avons tendance dans cette conversation à faire croire que les stéréotypes vont d'une race à une autre. Je ne suis pas un spécialiste de la question, mais je crois aussi qu'une société, en tant que telle, peut produire des stéréotypes, parfois très évidents, néfastes et nuisibles. Je pense à cette mère dans un pays d'Afrique que je renommerai pas, qui disait à son fils : « Je veux bien que tu célèbres ton anniversaire en compagnie de tes collègues les ministres (s'il vous plaît), mais je ne veux pas de ce ministre (un tel), parce que c'est un griot et je ne peux pas l'accueillir chez moi ».

C'est un stéréotype : le griot ne doit jamais devenir un homme important dans la société, même dans une société où tout le monde est de la même race. C'est donc quelque chose qui est beaucoup plus ancré dans l'homme, en général, que nous ne semblons le faire croire en opposant des races.

F.W. — Vous avez raison, on a pris cet exemple, on aurait pu en prendre d'autres. Chaque groupe, c'est vrai, secrète ses stéréotypes à l'égard d'un autre groupe quelle que soit la définition que l'on donne au groupe.

F.B. — Pour en revenir à certains stéréotypes du monde noir vis-à-vis du monde blanc, j'en connais un qui me reste présent dans ma mémoire et que j'ai pu vérifier de temps en temps dans l'exercice de mon métier. On disait

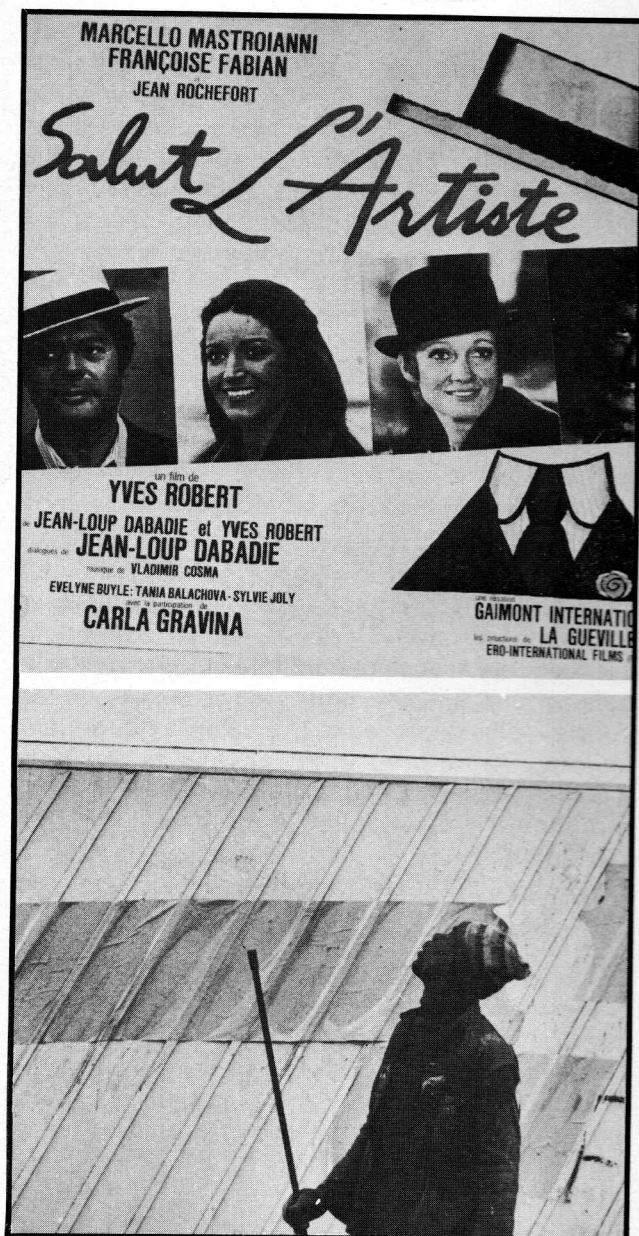
chez moi, souvent, que les blancs étaient très solidaires. Dans ma langue maternelle on avait une façon de le dire en Douala, qui était très imagée. Vous savez que les blancs pendant toute la période de la colonisation croyaient, dur comme fer, que l'Afrique les rendrait fous s'ils restaient la tête au soleil. Maintenant on voit les blancs à travers toute l'Afrique allant la tête nue mais, à cette époque là, il y avait le casque colonial qui était destiné à préserver les crânes blancs et les cerveaux, certainement des blancs, des méfaits du soleil tropical qui était le pire soleil qui existât au monde. On disait donc en Douala « Un blanc ne lève pas son casque devant un autre blanc ». C'est-à-dire il ne se découvre pas et dans ce « découvre » il faut voir le sens propre et figuré.

C'était l'expression d'une solidarité totale. C'est-à-dire, ils s'entendent toujours entre eux, sous-entendu contre nous. C'est un stéréotype avec lequel j'ai vécu pendant très longtemps et je dois avouer qu'il m'a gêné. Je me disais que les gens avec lesquels je me trouvais s'entendraient toujours contre moi. Je ne suis pas le seul noir d'Afrique qui ait réagi comme cela, il y en a certainement d'autres, et je me demande dans quelle mesure ce genre de stéréotype ne nous a pas empêchés d'avancer un peu plus vite que nous ne pouvions le faire.

M.H. — Vous venez là de faire référence à une expression intéressante. On peut dire que le langage c'est le lieu des stéréotypes, en ce sens que c'est la dernière des choses à laquelle on réfléchit. On ne prend pas conscience de son langage. Je dirais même que tout commentaire sur le langage attire les stéréotypes parce que, d'un autre côté, le langage est un élément historique et culturel, donc, un élément où les gens se sentent directement concernés dans leur vie quasi quotidienne. C'est vrai d'une manière générale et en ce qui concerne l'Afrique, cela a pris des proportions particulières dans le cadre historique de la colonisation puisqu'au moins dans le domaine français, on a essayé d'inculquer aux instituteurs, aux élèves instituteurs, et aux élèves scolarisés, un certain nombre de stéréotypes, qui sont encore valables aujourd'hui : par exemple, en Afrique il n'y a pas de langues mais des dialectes, à la rigueur même des patois. Je travaillais récemment sur un document linguistique extrêmement curieux, risible à certains points de vues, mais aussi extrêmement triste à d'autres, qui est un manuel militaire, édité à Paris en 1916, intitulé « Le français tel que le parlent nos tirailleurs sénégalais ».

C'est extrêmement curieux de voir les principes implicites des instructeurs qui ont fait ce

(*) Cf. R.p.c. n° 58, p. 43.



La notion des différences, c'est une notion qu'il faut manier avec beaucoup de précaution...

manuel. Ils partent de l'idée que ce français tirailleur, ce « petit nègre », est une langue que les gens parlent et qu'en quelque sorte il faut la systématiser de façon à ce que la lecture et l'instruction du règlement soient plus efficaces. Un règlement dans l'armée, par définition, cela doit être efficace. On ne peut pas en imaginer la teneur si on ne l'a pas lu. Vous connaissez tous le « Ya bon banania », eh bien c'est cela ! mais au niveau d'un règlement militaire. Les instructeurs vont jusqu'à dire que le français simplifié a son origine dans les langues africaines qui par définition sont extrêmement simples. On pourrait s'attendre à ce que ce français tirailleur en question soit bourré d'interférences avec les langues africaines et, quand on y regarde de

près, il n'en est rien. Il s'agit en fait d'une **interférence avec l'idée que les instructeurs se font de la simplicité du noir**, de la langue des nègres. C'est un avatar culturel et psychologique de A à Z.

D.S. — Nous avons parlé d'épistémologie, de sémiologie, de langage. Si nous abordons le sujet de l'implicite du stéréotype.

F.W. — C'est un problème qui me préoccupe en ce moment. Dans le fond ce qu'il y a paradoxalement de moins grave dans le stéréotype, c'est ce qui est exprimé. Mais l'énorme quantité d'implicite véhiculé sans qu'il soit jamais exprimé est considérable. On ne peut donc pas contrecarrer. S'il n'y a pas de discussion possible, c'est toute la partie cachée de l'iceberg qui est difficile à atteindre et je trouve que c'est celle qui devrait intéresser les éducateurs. Je réagis à ce que vous disiez de ce manuel d'instructions pour les tirailleurs. Il a été construit avec l'implicite de ses rédacteurs et de la représentation qu'ils avaient du tirailleur, donc de l'africain. En fait, ils n'en disaient rien. Ils agissaient comme s'ils avaient affaire à des réalités acquises et c'est en fonction de celles-là qu'ils bâtissaient leurs instructions. Ce problème-là est constant. Je vais en revenir au racisme puisque c'est le sujet sur lequel je travaille et c'est celui que je connais le moins mal. Il est difficile de faire dire à quelqu'un qu'il est raciste. Il dit qu'il ne l'est pas ou alors il le dira par pure provocation. On vous dira encore : « Je ne suis pas raciste, mais... ». Tout l'implicite de jugement stéréotypé qui est contenu dans l'argumentation paraît extrêmement difficile à atteindre et c'est probablement un problème d'analyse du langage, mais comment analyser un langage qui ne s'exprime pas, qu'on n'arrive pas à faire exprimer. Il y a là quelque chose de dangereux. J'y vois secondairement un énorme danger quant à l'éducation. Nous stéréotypons nos enfants. Nous leur communiquons les stéréotypes dont nous avons socialement hérité, que nous avons contribué à modifier et à constituer. Nous leur « disons » : les petits garçons font comme ceci, les filles comme ça. Tous ces stéréotypes là sont explicités dans le langage. Mais par les modèles que nous leur donnons, je veux dire les modèles d'existence, nous véhiculons une énorme quantité d'implicite dans le stéréotype auxquels les enfants sont très sensibles, ils y réagissent autant qu'à ce qui est explicité et le véritable danger, à mon avis, il est là. C'est-à-dire qu'une sérieuse analyse de ses propres conduites éducatives, une explication rendraient les choses plus rationnelles et par conséquent réduiraient les stéréotypes. Une analyse de média, une analyse des comportements des conduites familiales, des

relations de voisinage, et là, l'ethnologue en sait mille fois plus que moi là-dessus, nous dirait combien nous véhiculons d'implicite dans le stéréotype.

F.B. — Est-ce que ces implicites ne sont pas tout simplement le résultat d'une démarche de l'esprit qui nous conduit automatiquement à appliquer des implicites là où il y a eu des explicites ?

F.W. — Sans doute, vous avez raison. Nous avons nous-mêmes complètement intériorisé, automatisé nos réactions et c'est ainsi que nous les véhiculons.

D.S. — Comment atteindre justement, sur le plan éducatif, cette partie cachée ?

F.W. — Il n'y a pas si longtemps qu'on explique aux enfants comment les hommes se reproduisent. Mais il semble que ce soit encore un sujet tabou d'apprendre aux enfants comment fonctionnent leur esprit. Par exemple : nous avons tous une mémoire, pourquoi demandons-nous aux enfants d'apprendre une récitation et ne leur expliquons-nous pas ce que veut dire apprendre ?

On commence maintenant, il y a tout un courant de recherche, qui porte sur ce que les adultes, puis les enfants, savent du fonctionnement de la mémoire. Ces notions de psychologie simples pourraient s'enseigner. Pour l'instant rien n'est fait dans ce sens, mais je suis convaincue que si l'on expliquait aux enfants comment fonctionnent les groupes humains, comment ils sont créateurs de stéréotypes, comment ces stéréotypes sont généralisateurs et nocifs, on pourrait le faire en termes simples. Si les enfants prenaient conscience de leur démarche de pensée et se l'expliquaient, ils pourraient modifier leur conduite. Qu'est-ce que l'éducation ? Ne sert-elle pas entre autre à modifier les conduites, les attitudes ?

F.B. — Je crois que vous faites avancer notre conversation parce que nous sommes au stade où l'on cherche un remède contre la maladie.

M.H. — C'est vrai, mais tout de même j'éprouve un certain pessimisme. La prise de conscience peut être certainement importante, même nécessaire, mais dans la mesure où l'on a affaire à des automatismes, on ne les supprimera pas. Si on les supprime on les remplacera par d'autres.

F.W. — Une prise de conscience consisterait justement à comprendre aussi cela, c'est que nous en secrétons au fur et à mesure.

G.B. — Des stéréotypes peuvent être contradictoires avec les valeurs des personnes qui les utilisent. Dans le milieu éducatif, il y a des utilisateurs disons « malins » du stéréotype, mais il y a aussi des porteurs de stéréotypes qui cultivent une éthique de l'entente universelle, de la compréhension entre groupes. Ici au moins je pense que la démarche éducative que vous suggérez est prometteuse. C'est un peu ce que l'on fait en histoire. Il y a des démarches de l'enseignement de l'histoire qui essayent de détruire des stéréotypes. Je crois que là il y a un terrain sur lequel œuvrer de façon positive puisque ces stéréotypes sont contradictoires avec les intentions mêmes des personnes qui les enseignent. C'est un peu le cas que vous suggérez.

C'est tout à fait dans l'air du temps en quelque sorte : chercher les différences vraies, et non les fausses, et reconnaître leur nécessité. Après avoir voulu les gommer, on en est venu à reconnaître que toute culture, tout groupe culturel, porte ses différences. Et maintenant, on cherche beaucoup plus l'inter-reconnaissance des différences que leur effacement. Ce qui importe c'est de les comprendre exactement et de ne pas attribuer, par exemple, des différences scolaires à des différences disons génétiques.

F.W. — Vous m'avez convaincue. Au début, j'étais un peu réticente parce que j'avais peur de l'origine qu'on attribue à ces différences, mais vous avez bien dit : « Il existe des différences culturelles », ce qui me rassure. Il y a des différences, il faut les reconnaître, et avoir à l'esprit qu'elles sont historiques, économiques et culturelles, que la part du biologique est très faible là dedans. La querelle du QI des noirs américains a fait couler des tonnes d'encre, c'est vrai que le quotient intellectuel des enfants noirs américains dans les écoles est en moyenne plus bas que celui des blancs. Mais qu'est-ce que cela veut dire ? C'est là que le problème du stéréotype commence à se poser : on dit « Il est noir, donc avec un faible QI » en confondant causalités socio-économiques et détermination ethnique.

M.H. — Certainement. Je crois que la notion des différences c'est une notion qu'il faut manier avec beaucoup de précaution, car, à partir du moment où l'on dit différence, les gens comprennent hiérarchie. Voilà cette vieille idée qui a été mise en moule scientifique au XIX^e siècle, qui est d'ailleurs beaucoup plus ancienne ; dès qu'on parle de différence, on risque de comprendre, à plus forte raison dans une situation coloniale ou post-coloniale, hiérarchisation.

G.B. — C'est pour cela que le mot altérité était le terme à la mode dans un certain milieu.

M.H. — Je l'ai souvent employé moi-même, mais il faut savoir que ce n'est pas en changeant les mots qu'on change nécessairement les sens. Je pense à un exemple précis : lorsque dans les sessions d'**Afrique et langage**, nous projetions des films ; comme nous avions un certain public africain et un public intéressé par l'Afrique, nous pensions bien faire en projetant des films ethnographiques, de bons films certes. Les participants africains qui étaient là ne les recevaient pas comme les recevaient un ethnologue étranger à l'Afrique, ou un linguiste, car ils considéraient que c'était des prises de vues qui rendaient compte d'une Afrique qui n'était plus actuelle. C'était reçu d'une manière telle que l'aboutissement était finalement en contradiction avec notre intention profonde dans ces sessions. Combien en passe-t-on, à la télévision, de très mauvais ? Je comprends que lorsque les Africains voient ce genre de films, ils réalisent très bien que, non seulement, il y a une différence, mais que cette différence est bien assimilée à une hiérarchisation, sur une échelle où les deux termes antagonistes sont la ruralité animiste et l'urbanité moderne. A vrai dire, il faut nuancer ! Cette attitude n'implique pas nécessairement, ou pas toujours en tous cas, un refus d'une certaine réalité africaine, rurale et quasiment hors du machinisme. En fait, cette attitude relève souvent d'une extrême méfiance à l'égard de films qui, en raison même des stéréotypes, risquent toujours de renforcer des représentations préalablement péjoratives. Il faut être préparé à regarder la différence.

G.B. — J'aimerais donner une précision. On a beaucoup attaqué les ethnologues ou les anthropologues, mais il ne faut pas oublier, tout de même, que l'ethnologie actuelle a utilement agi, en dépit des reproches qui lui ont été adressés, non point en créant des stéréotypes mais bien en faisant une critique scientifique de stéréotypes préexistants.

M.H. — En fait, les critiques adressées à l'ethnologue ont été avant tout l'expression d'un malaise par lequel les objets humains se sentaient le lieu d'une observation « objectivante », qui les niait comme sujet et qui, par-là même, les niait dans leur propre aptitude à se dire eux-mêmes. Il y a aujourd'hui des linguistes et des ethnologues africains qui ont l'expérience, et l'épreuve, de l'observation.

D.S. — Pour en revenir à l'éducation, j'aimerais que l'on parle de cohérence. Vous mentionniez tout à l'heure un programme scolaire qui pourrait lutter contre l'implicite des stéréotypes. Il faudrait sans doute penser aux parents se réclamant

d'un idéal généreux et dont les enfants s'aperçoivent un jour qu'ils sont, dans leur options, en contradiction totale avec ce qu'ils transmettent verbalement... sans hypocrisie.

F.W. — C'est sur le plan éducatif général que je me plaçais. Je crois, effectivement, qu'une campagne éducative auprès des familles, des éducateurs, des médias aiderait les enfants et que cette campagne éducative pourrait porter sur cette connaissance, du fait que nous jugeons par catégorie et que juger par catégorie, c'est nécessairement commettre un minimum d'erreurs. Pourquoi ne pas expliquer ça ?

G.B. — On est appelé à la révision perpétuelle non seulement des stéréotypes mais aussi de tous les jugements.

M.H. — Si toute société a le stéréotype comme propriété inhérente et, puisqu'il s'agit ici d'Afrique, la société coloniale en a eu peut-être plus que d'autres, car j'ai toujours eu conscience qu'elle cultivait la facilité, au moins lorsqu'il s'agissait du rapport que l'on pouvait avoir avec l'autre, en l'occurrence, le noir, pour lequel on simplifiait énormément les choses. Si quelques personnes réagissaient autrement, elles étaient minoritaires. A la limite, il y avait un certain danger d'exclusion. Quand on disait du bien d'une communauté, c'était toujours l'autre, celui qui n'était pas là, avec lequel on n'avait pas de rapport direct.

F.B. — Je vous signale à toute fin utile que ça continue. C'est toujours dans d'autres pays d'Afrique que se trouvent les braves gens.

D.S. — Les groupes coloniaux ne portent pas toute la culture de leur pays sur les épaules. Ils formaient un ensemble forcément appauvri par rapport à la métropole parce qu'ils étaient peu nombreux, spécialistes de certaines matières, etc. Je pensais à cela au Brésil, à la façon dont l'art portugais du Brésil, bien que très riche, est appauvri par rapport à celui du Portugal.

F.W. — Et les villes allemandes du Brésil donc, personne ne peut s'imaginer que c'est représentatif de l'art allemand. Ce que nous exportons n'est représentatif que d'une subculture. Mais on parle de culture comme si c'était une chose qui ne se subdivise pas.

D.S. — A la fin de ce débat parlons tout de même un peu d'identité culturelle. Ne peut-elle être aussi porteuse d'ethnocentrisme qu'un autre concept.

G.B. — Quand on a évoqué le stéréotype positif que se crée un groupe vis-à-vis de lui-même, il

est évident qu'on est proche de la réflexion sur des identités culturelles artificielles. On peut fabriquer ses propres stéréotypes, on peut donc aussi se fabriquer de fausses identités pour se donner une image de soi valorisante.

F.W. — J'aimerais poser une question : « Quelqu'un peut-il me définir l'identité culturelle française ? ».

G.B. — Il ne faut pas faire trop de distinction académique. On pourrait dire, il y a bien sûr matière à un débat : « La société française est différente. » Je pense que c'est un problème de spécificité. Il s'agit de la réalité et de la conscience, artificielle ou non, de la spécificité d'un groupe. On fabrique des représentations de soi et dans la dynamique de l'identité il y a souvent, certainement, des phénomènes artificiels. Simultanément des représentations sont fabriquées de l'extérieur. Un groupe continue à fabriquer l'identité des autres. On peut malgré tout dire qu'il y a des dominantes objectives. Si on parachutait ici un Australien, il saurait qu'il n'a pas affaire à une table composée d'Australiens...

M.H. — On prend conscience à ce moment-là qu'il n'y a pas nécessairement des identités différentes mais des « rationalités » différentes. Je ne vois pas très bien ce que le terme d'identité veut dire. Il me semble que c'est une notion sur laquelle on focalise beaucoup, mais c'est assez récent, et c'est lié à la fin de la guerre.

C'est lié au processus de décolonisation. Est-ce que ce ne sont pas, au départ, les peuples colonisés qui, à juste titre d'ailleurs, ont mis en avant cette notion d'identité culturelle. L'identité africaine elle, cachait des différences, bien sûr, mais il y avait une identité africaine dans ce sens qu'il y avait un sort commun d'une grande partie de l'Afrique qui était de se décoloniser et d'accéder à l'indépendance. Par voie de conséquence, des minorités, comme il y en a partout, comme il en y a en France, ont saisi cette idée d'identité de façon à s'affirmer et si on s'affirme, c'est qu'on s'oppose. Êtes-vous d'accord pour dire que c'est une notion moderne ? On ne peut pas en discuter sans une référence à une certaine histoire.

D.S. — Toute récente, mais, à mon avis, ça ne date pas de la décolonisation.

F.B. — La notion de culture est relativement récente. Qui est-ce qui vous parle de culture au XVII^e siècle ?

F.W. — Vous avez parfaitement raison quand vous dites que c'est une façon de se poser contre. De s'identifier. Et le processus est non seulement culturel et sociologique mais, au niveau de l'individu, il est aussi psychologique. On identifie

le soi par rapport à autrui et cette dialectique de la constitution de soi est vraie aussi pour les groupes culturels, je n'ose plus dire les cultures, qui s'identifient par différenciation avec ce contre quoi ils s'opposent. Et là, le phénomène par rapport à la décolonisation est clair, il me semble.

D.S. — Ce n'est pas au moment de la décolonisation que l'on a parlé des identités culturelles, c'est encore beaucoup plus récent que cela.

F.B. — Je le crois aussi. Les intellectuels africains qui s'écrivaient, qui se rencontraient de temps en temps n'ont pas parlé d'identité culturelle et ils ont raison de ne pas en avoir parlé parce que l'Afrique est un vaste continent. Qu'est-ce que c'est l'identité culturelle de l'Afrique ? Par contre l'identité culturelle de la France, je reviens là-dessus, moi, je crois qu'elle existe. Je suis persuadé qu'un Français ne fonctionne pas tout à fait comme un Allemand. Je crois qu'il y a une identité culturelle de chaque groupe d'hommes, que les Bambara, les Douala ont des identités différentes. Et quand on parle d'identité culturelle française je crois que les Français ont constitué une nation depuis très longtemps et que, progressivement, ils se sont identifiés culturellement à travers les âges et que maintenant on peut parler de culture française.

G.B. — Dans le cas africain, au début on a dit « identité africaine » ; mais c'était une identité sociale de destin, on ne disait pas identité culturelle africaine. Il existe malgré tout des données distinctives de la culture et comme, peut-être, on sent qu'elles se fragilisent on peut être tenté d'en rajouter. Personnellement, je crois profondément aux différences culturelles.

D.S. — Nous croyons tous aux différences culturelles, mais je crois qu'il était important pour terminer ce débat d'amener ce concept dans notre champ de discussion. ■



L'image d'un Français... vu d'ailleurs.